

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**La Logique, Ou Systeme De Reflexions**

Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances

**Crousaz, Jean-Pierre de**

**Lausanne, 1741**

Chapitre VII. Des Syllogismes Simples.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-9219**

PART. III. CHAP. VII. 585  
mes, & dans quelles illusions, l'en-  
vie, & la peine qu'on se fait du  
mérite d'autrui, jettent le cœur de  
l'homme.



## CHAPITRE VII.

### *Des Syllogismes Simples.*

I. **O**N exprime dans l'École les <sup>Définition.</sup> raisonnemens sous un certain tour, que l'on appelle *Syllogisme*, de sorte que *Syllogisme*, c'est l'expression d'un raisonnement, suivant l'usage de l'École.

II. On y distingue les Syllogif-<sup>Division.</sup>mes en *Reguliers* & *Irreguliers*: le *Regulier* est composé de trois propositions; mais les *Irreguliers* en ont plus ou moins.

Le *Regulier* se divise encore en *Simple* & en *Composé*. Dans le Syllogisme simple on compare le terme qui exprime l'idée moyenne, ou l'argument, avec un des termes de la conclusion, & ensuite avec l'autre; au lieu que dans les composés l'on compare tout à la fois, & dans une

Bb 5 seu



seule proposition, le terme moien  
& avec le sujet & avec l'attribut.

*Celui qui est travaillé d'un plus grand nombre de désirs, est le moins content.*

*Le riche ambitieux est travaillé d'un plus grand nombre de désirs, que le sage qui vit dans la médiocrité.*

*Donc le riche ambitieux est le moins content.*

C'est-là un Syllogisme simple, mais j'en ferai un composé si je dis :

*Si le riche ambitieux est plus travaillé de désirs que le sage dont la fortune est médiocre, il est moins content.*

*Or le riche ambitieux est plus travaillé de désirs.*

*Donc il vit moins content.*

La question est de savoir si le riche ambitieux vit avec autant de contentement que le sage avec peu de bien, & la question se décide, & se change de douteuse en certaine dans la conclusion, comme nous l'avons dit.

*Le riche ambitieux, comparé avec le sage sans richesses, est le sujet de la question; le plus ou le moins de*

con-

contentement forment *l'attribut*; l'idée moyenne est celle d'un *homme travaillé par des desirs*. Dans le premier Syllogisme je compare d'abord cette idée avec le contentement, & je trouve qu'elle en contient l'exclusion; je la compare ensuite avec l'idée du riche ambitieux, & je trouve qu'elle y est contenuë.

Mais dans le second Syllogisme je compare dans la première proposition l'idée moyenne, *travaillé de desirs*, avec les deux termes de la question, & tout d'un coup, je vois qu'elle est contenuë dans l'un, & qu'elle contient l'exclusion de l'autre.

Je souhaite de savoir si un Enfant peut donner à son Pere plus qu'il n'en a reçu. Pour m'en assurer il faut que je fasse attention à ce qu'il en a reçu, & à ce qu'il peut lui donner, & après cela je compare ces deux choses pour en connoître la meilleure; ce qui m'ameine à ces Syllogismes: (1)

Bb 6 Un

(1) *Quid in beneficium dedit, quo est aliquid melius, potest vinci: pater dedit filio vitam, est autem aliquid vitæ melius: ita*

*Un Fils peut donner à son Pere quelque chose de meilleur que la vie.*

*Il n'a reçu de son Pere que la vie.*

*Donc il peut donner à son Pere un bien plus précieux que celui qu'il en a reçu.*

*Je prouve ainsi la majeure.*

*La vertu est plus précieuse que la vie.*

*Un Fils peut donner la vertu à son Pere.*

*Donc un Fils peut donner à son Pere un bien plus précieux que la vie.*

On renfermeroit ces deux Syllogismes dans un seul raisonnement, de cette manière :

*Celui qui a donné un bien inferieur à un autre qu'il peut recevoir à son tour, peut recevoir plus qu'il n'a donné.*

*Un Pere a donné la vie à son Fils & il en peut recevoir la vertu plus précieuse que la vie.*

*Donc il en peut recevoir plus qu'il ne lui a donné.*

On

*pater vinci potest, quia dedit beneficium, quo est aliquid melius. Sen. de Benef. Lib. III. cap. 35.*

On voit par ces deux exemples que plus les parties d'un raisonnement sont dégagées l'une de l'autre, plus il est facile de les examiner.

Les exemples dont on à accoutumé de se servir, dans les Ecôles, pour faire comprendre l'usage des Syllogismes, sont plus propres à gêner l'esprit qu'à le former, & leur effet le plus raisonnable, c'est de faire regarder le langage syllogistique, comme un jargon très inutile.

Une conclusion dont la vérité fautive aux yeux, on s'avise dans l'Ecôle, de la prouver par des *prémises* obscures, vagues, & qui souvent même, se trouveront des pétitions de principe, si on met la définition à la place du défini.

*Tout animal est Substance.*

*Tout homme est animal.*

*Donc tout homme est Substance.*

Pour plus grand éclaircissement & pour nous assurer mieux, que nous sommes une Substance, prenons la liberté de demander à nos Maîtres, ce que c'est que l'*Homme*. Ils nous répondront que c'est un Animal raisonnable; Demandons-leur encore ce qu'ils entendent par le mot d'*A-*

*ni-*



nimal ; une Substance, répondront-ils, qui a vie & qui va d'une place à une autre. Substituons maintenant l'explication des termes mêmes, c'est le moien de mettre le raisonnement dant tout son jour.

*Toute Substance qui vit, & qui va d'un lieu à un autre, est une Substance.*

*Toute Substance qui vit, & qui va d'un lieu à un autre, & qui outre cela est raisonnable, est une Substance qui vit, & qui va d'un lieu à un autre :*

*Donc toute Substance qui vit, & qui va d'un lieu à un autre, & qui est raisonnable, est une Substance.*

J'ajoutérai encore quelques exemples, tirés, comme le précédent, de Logiques Françoises & de Logiques travaillées.

*Nul animal n'est marbre.*

*Tout homme est animal.*

*Donc nul homme n'est marbre.*

*Tout marbre est pierre.*

*Nul homme n'est pierre.*

*Donc nul homme n'est marbre.*

III. Tou-

III. Toutes les fois que l'Esprit s'applique, à éclaircir une proposition, par le moien d'une troisième idée, il cherche une idée qui ait du rapport, avec l'un & avec l'autre des termes de la question. Il envisage donc ces deux termes en un même tems, & se rend tout à la fois attentif au rapport, qu'ils ont l'un & l'autre avec le moien; & comme il est naturel de s'exprimer, conformément à la manière dont on pense, on se trouve naturellement porté à exprimer aussi, tout ensemble & dans une seule proposition, les deux termes de la question, & la comparaison qu'on fait avec le moien; C'est par cette raison, que les Syllogismes composés se présentent plus naturellement, que les simples, & qu'on les forme plus aisément. Dans un Syllogisme composé, l'on exprime un raisonnement, tel qu'il s'étoit d'abord présenté. Quand on se sert du simple, on sépare en deux propositions, ce qu'on avoit premièrement assemblé en une seule. Cependant la méthode d'argumenter en Syllogismes simples, est plus estimée dans l'E-

Compara-  
raison des  
Syllogif-  
mes sim-  
ples avec  
les com-  
posés.

cô-



côle; Elle est en effet plus com-  
mode, pour le Répondant & pour  
les Auditeurs, & quelquefois même  
pour l'Oppofant, & en général elle  
convient mieux au but & à l'usage  
de l'École.

Utilités  
des Syl-  
logifmes.

IV. Il faudroit être fans aucun  
usage du monde, pour n'avoir pas  
remarqué diverses fois, que les con-  
versations n'aboutissent qu'à em-  
brouiller un fujet, & que dès que  
l'on a tant soit peu disputé, on ne  
s'entend plus; tantôt on fait des  
objections, contre un sentiment qui  
n'est soutenu de personne, & tan-  
tôt, au lieu de répondre à une dif-  
ficulté, objectée à propos, on échap-  
pe, & l'on trouve moyen d'en élu-  
der la force par des détours où  
l'on se jette, & par des longueurs  
dans lesquelles on s'embrouille. Pour  
éviter ces inconveniens, les Philo-  
sophes se sont avisés, sagement ce  
me semble, de cette forme de Dis-  
cours qui s'appelle *Syllogisme*; car  
*premièrement* la conclusion du Syllo-  
gisme objecté, doit précisément ren-  
fermer le contraire du sentiment que  
l'on combat; autrement on est ac-  
cusé de s'écarter de la question, &  
cha-

chacun s'en apperçoit. En *second lieu* le Répondant doit, ou faire voir que les propositions, qui composent le Syllogisme, ne sont pas disposées suivant les règles dont nous parlerons bientôt, ou nier précisément l'une des premières propositions; ou enfin, si celle qu'il veut nier, & qui lui est contraire, renferme du vrai & du faux, il doit montrer qu'elle ne lui est contraire, que dans le sens auquel il la trouve fausse, & à l'égard duquel il la nie: Et cette proposition, ainsi niée, doit devenir la conclusion d'un Syllogisme suivant, pour la discussion duquel on se conduira encore, comme on vient de faire à l'égard du premier. Quand on observe soigneusement ces précautions, il est difficile aux disputans de se jeter dans des écarts, & de se dissiper en inutilités; d'autant plus que le Syllogisme ne doit être composé que d'expressions très-simples, afin que le Répondant le puisse plus aisément répéter, & que les Auditeurs le puissent plus facilement retenir.

C'est par ces raisons qu'on préfère les Syllogismes simples aux com-  
po-



posés, car d'un côté, les propositions en sont moins longues, & d'un autre, lors que le Répondant nieroit la première proposition d'un Syllogisme composé, laquelle est non-seulement longue, mais conditionnelle, il faudroit, selon les loix de la dispute, que la conclusion du Syllogisme suivant fut aussi de cette longueur, & conditionnelle de même, ce qui seroit fort embarrassant. Ils sont donc très-incommodes, si ce n'est, dans les cas où la première proposition est d'une certitude, & d'une évidence à ne pouvoir être niée.

Parties  
du Syllo-  
gisme.

V. On s'est donc appliqué sur tout, à bien établir la nature & les règles du Syllogisme simple. On a donné le nom de *prémises* aux deux propositions, qui précèdent la conclusion; On pouvoit commencer par celle, où le Sujet de la conclusion est comparé avec le Terme Moien, & placer dans le second rang, celle dans laquelle on compare l'Attribut de la conclusion avec ce même Moien: Cela étoit assez arbitraire, mais on est convenu que l'*Attribut* seroit comparé avec le  
*Moien*

*Moien* dans la *première* des *prémises*; Peut-être a-t-on trouvé quelque *grace*, à faire une espèce de *Rondeau*, en commençant & en finissant le *Syllogisme* par l'*attribut*. Cette *première* proposition a reçu le nom de *Majeure*, parce que l'*attribut* de la *conclusion* est appelé, *Terme Majeur*. Par cette même raison la *seconde* proposition, où l'on compare le *sujet* avec le *terme moien*, a reçu le nom de *Mineure*, parce que le *sujet* de la *conclusion* est appelé *terme Mineur*. Or le *sujet* d'une proposition est appelé son *petit terme*, & l'*attribut* son *grand terme*, parce qu'ordinairement le mot qui exprime l'*attribut*, a plus d'étendue, & s'applique à un plus grand nombre de choses, que celui qui exprime le *sujet*, car un même *attribut* se trouve souvent, dans des *sujets* de plus d'une espèce, & différens entr'eux. Ainsi les *métaux*, les *pierres*, & les *bois* sont durs &c.

La *Conclusion* d'un *Syllogisme*, avant qu'elle fut tirée, étoit une *question* à décider; on ne connoissoit pas assez le rapport des deux idées, qui composent cette *question*, & pour  
le



le découvrir, on comparoit successivement ces deux idées avec une troisième. Leur rapport avec cette troisième, décide de celui qu'elles ont entr'elles, & comme on compare le sujet de la conclusion, avec l'idée moyenne, on a trouvé à propos de placer ce sujet le plus près de la conclusion, afin que le terme, qu'on vient de comparer avec le moien, se présentât le premier, dans la proposition par où le Syllogisme finit.

Je doute, si un riche ambitieux vit plus content, ou moins content, qu'un homme sage. Je compare successivement l'idée d'un riche ambitieux, & l'idée d'un autre homme sage, avec celle d'un homme travaillé de désirs. La prémisse où je compare le riche ambitieux, avec celui qui est travaillé par des désirs, je la place tout près de la conclusion, afin que le terme de *riche ambitieux*, que je viens de prononcer, se présente le premier, dans la décision par où je termine mon raisonnement.

*Le riche ambitieux est travaillé d'un plus grand nombre de désirs, que le*

*le sage qui vit dans la médiocrité.*

*Donc le riche ambitieux est le moins content.*

VI. Il ne suffit pas, que les deux Règles.  
 prémisses soient vraies, pour en déduire la vérité de la conclusion ; car une conséquence ne se tire pas indifféremment de quelque principe que ce soit. Il y a donc certaines règles à observer, & les Syllogismes, qui n'y sont pas conformes, sont méprisés comme des Sophismes.

La principale règle est celle, qui défend absolument toute équivoque dans les termes; car comme il s'agit de découvrir le rapport que les deux idées de la conclusion ont entr'elles, par le moien de celui qu'elles ont, l'une & l'autre, avec une troisième idée, il est manifeste, que toute la comparaison doit rouler sur trois idées. Or l'on cesse de comparer trois idées, dès que les trois termes, que l'on combine dans le Syllogisme, changeant de signification, font entrer dans le Syllogisme plus de trois idées.

L'équivoque se demêle aisément,  
 lors

lors qu'un même terme exprime deux choses différentes, sur tout si les Sens suffisent, pour connoître cette différence. On la remarque moins, quand c'est l'Esprit pur, qui doit faire ce discernement, & par là les termes *métaphoriques*, tirés des choses corporelles pour être appliqués aux spirituelles, jettent facilement dans la méprise.

Je me souviens, qu'un homme célèbre prétendoit prouver, que tout divertissement étoit condamnable, & sans persuader le cœur, il éblouissoit pourtant l'Esprit, & faisoit dire à bien des gens, qu'il avoit raison. Sa preuve consistoit à dire, que se *divertir* est un mot, Latin d'origine, qui signifie *se détourner*. L'homme, ajoûtoit-il, a sa route marquée; la Vertu consiste à la suivre, & les détours de cette route sont des Vices, comme s'il n'y avoit pas plusieurs sortes de détours; La méditation détourne du commerce des hommes, & les mouvemens, que l'on se donne pour leurs utilités, détournent souvent de la méditation & de la prière. Le devoir peut donc se trouver quelquefois,  
&

& même se trouve souvent, dans de certaines voies qui, pour être des détours, comparées avec quelques autres, dont elles s'éloignent, ne laissent pas d'être dans l'ordre. Celui-là donc, qui se détourne du sérieux, pour être mieux en état d'y rentrer, se conduit sagement.

Un mot est quelquefois équivoque, quoiqu'il exprime toujours la même chose, parce que, dans une proposition, il indique une propriété de cette chose, & dans une suivante, il en indiquera une autre; de sorte que par là, il arrive, qu'au lieu d'une idée l'on en a deux différentes, renfermées sous le même mot. Un mot enfin se prend quelquefois avec plus, quelquefois avec moins d'étendue, & la même idée vague, s'applique à plus ou moins de sujets, tellement que cette idée, d'unique devient double, par la différente application qu'on en fait, c'est une équivoque qui trompe souvent.

Les termes de comparaison jettent aisément dans l'erreur, lors que grammaticalement absolus, on leur donne une signification constante, &

quoi



quoi qu'ils en ayent de différentes, & même d'opposées. Un mouvement est *vite & lent*; Un homme couché dans un bateau, est en repos & en mouvement, & ce ne font point là des dénominations extérieures, il est réellement dans l'un & dans l'autre de ces états.

Montagne abonde en sophismes d'équivoque: *L'unique & principale amitié*, dit-il, *descout toutes autres obligations. Le secret que j'ai juré de ne décéler à un autre, je le puis, sans parjure, communiquer à celui qui n'est pas autre, c'est moi.* Quand on dit d'un ami, qu'il n'est pas un autre homme, quand on l'appelle un second soi-même, on parle dans le sens métaphorique.

On évitera de tomber soi-même dans ces erreurs, & l'on démêlera bientôt les méprises de ceux qui y tombent, si l'on s'abstient de former des conclusions, sur des sujets qu'on n'a pas encore suffisamment étudiés, & dont on ne s'est pas déjà formé des idées nettes & précises.

Dans les matières composées, l'équivoque peut aisément jeter en erreur:

reur: souvent on ne s'apperçoit pas, que la signification d'un mot change, & qu'elle n'est point absolument la même, dans les différentes parties d'un long raisonnement: Cependant un léger changement suffit, pour rendre un raisonnement sophistique. J'en alleguerai un exemple tiré d'un Auteur très-célebre & certainement d'un grand génie, qui, tout habile qu'il fut, s'est embarrassé lui-même, par des équivoques, jusqu'à en faire le fondement d'un nouveau Systême.

M. Leib-  
nitz.

Plusieurs Mathematiciens, voiant dans les cinq machines vulgaires, qu'il se fait une compensation réciproque entre la vitesse & la grandeur, jugent généralement de la force motrice, par la quantité du mouvement, ou par le produit de la multiplication du corps par sa vitesse, ou pour parler plus géométriquement, ils disent que les forces de 2. mobiles, de même espèce, sont en raison composées de leurs masses & de leurs vitesses. Comme donc il est raisonnable, que la même force motrice soit conservée dans la nature, de là est venu que M. Descartes, qui compte pour choses équivalentes, la for-



ce motrice & la quantité du mouvement, a dit que Dieu conserve dans le Monde la même quantité de mouvement. Mais pour montrer combien ces deux choses sont différentes je suppose 1. qu'un corps, qui tombe d'une certaine hauteur, acquiert la force d'y remonter, si sa direction le souffre, & qu'aucune cause externe ne l'en empêche. 2. Qu'il ne faut pas moins de force pour élever un corps d'une livre, à la hauteur de 4. aunes, que pour élever un corps de 4. livres à la hauteur d'une aune. Les Cartesiens sont d'accord de tout cela, avec tous les autres Philosophes & Mathematiciens modernes. Il s'ensuit de là, qu'un corps d'une livre, tombant de la hauteur de 4. aunes, acquiert précisément la même force, qu'un corps de 4. livres tombant de la hauteur d'une aune. Donc dans ce cas, la force d'un corps d'une livre, & celle d'un corps de 4. livres sont égales.

Voyons maintenant, si la quantité du mouvement est aussi la même, de part & d'autre. On y trouvera contre son attente, une différence extrême, que je montre de cette façon. Ga-  
lilée

lilée a démontré que la vitesse, qu'un corps acquiert, en tombant de la hauteur de 4. aunes, est le double de la vitesse, qu'il acquiert en tombant de la hauteur d'une. Multiplions donc un corps d'une livre, qui est comme 1. par sa vitesse qui est comme 2. Multiplions aussi un corps de 4. livres, qui est comme 4. par sa vitesse qui est comme 1. le produit ou la quantité du mouvement sera comme 4. donc la quantité de mouvement du corps d'une livre, est la moitié de celle du corps de 4. livres, & néanmoins, peu auparavant, nous avons trouvé égales les forces de part & d'autres; il y a donc une grande différence entre la force motrice, & la quantité du mouvement, & ainsi l'on ne peut pas faire l'estime de l'un par l'autre, ce que nous devons montrer. Au reste, comme il n'y a rien de plus simple, que notre preuve, on doit s'étonner de ce que ni M. Descartes, ni ses Sectateurs, personnages très-savans, n'y ont pas pensé; mais quant à lui, la trop grande confiance en ses lumières l'a fait aller de travers; quant à ses Sectateurs ils sont tombés, dans le même inconvénient, pour s'être trop confiés sur

Cc 2 l'es-

*l'esprit d'autrui. M. Descartes a été enfin un peu trop présomptueux, ce qui est le défaut ordinaire des grands hommes; & j'ai bien peur, que plusieurs Cartesiens ne commencent, peu à peu, d'imiter la plupart des Péripatéticiens, dont ils se moquent, c'est-à-dire, qu'ils ne s'accoutument à consulter les Ouvrages de leur Maître, au lieu de consulter la droite raison & la nature.*

*Il faut donc dire, que les forces sont en raison composée, non pas des corps & des vitesses en général, mais des corps & des hauteurs qui produisent la vitesse. La I. proportion paroît d'abord très-plausible, & a paru telle à plusieurs, d'où sont venues quantité de fautes que l'on remarque dans les Ecrits de Mathématique Mécanique, composés par les R. R. P. P. Fabri & Dechales, par M. Borelli & par bien d'autres savans hommes en ces matières. Je pense même que c'est la raison pourquoi la règle très-véritable de M. Huygens, sur le centre de l'oscillation des pendules, a été revoquée en doute depuis, par quelques personnes doctes.*

*Une médiocre connoissance des ma-*

matières, sur lesquelles roule ce raisonnement, suffit pour en dissiper l'équivoque, & en faire tomber la conclusion.

Quand une boule, du poids d'une once, parcourt seize piés, pendant qu'une boule, du poids de seize onces parcourt un pié, la quantité de mouvement, de l'une & de l'autre, est de seize degrés, & leur force aussi. Si le mouvement, de l'une & de l'autre, continué tel qu'il est, la première parcourra encore seize piés, & la seconde un pié, dans des tems égaux, & les quantités seront encore égales, parce que, chaque once de la grosse boule, parcourant un pié, l'espace qu'elle parcourt est de la valeur de seize piés, dont chacun est parcouru par une once.

Mais cette égalité n'a plus de lieu, quand on compare le mouvement d'une once, qui, dans quatre tems, parcourt seize piés, avec le mouvement de seize onces, qui dans un tems parcourt un pié, & beaucoup moins l'égalité subsiste, lors que le mouvement, accéléré de la pesanteur, en est la cause.



On fait qu'une boule d'une once qui, dans quatre tems, a parcouru seize piés, a acquis à la fin du quatrième tems, une quantité de mouvement, ou une force, capable de parcourir huit piés, par une vitesse uniforme. Par là la quantité de mouvement se trouve de huit degrés. La boule de seize onces à la fin d'un tems, a acquis la force de parcourir deux piés, par une vitesse uniforme, & par là, la quantité de mouvement, ou la force est de 32. degrés.

Si ces deux boules, l'une & l'autre à ressort, tombent sur un plan de même nature, qui les fasse remonter, chaque once de la grosse boule éprouvera, dans l'espace d'un seul tems, deux degrés de résistance, qui, diminuant peu à peu, son mouvement de montée, l'auront anéanti, après un pié de chemin & une durée d'un tems, & à 32. degrés de mouvement s'opposeront 32. degrés de résistance.

Mais la boule d'une once n'aura à surmonter, pendant le premier tems que deux degrés de résistance; pendant le second tems, que deux de-

degrés encore; de sorte que, comme elle a huit degrés de force, il faudra quatre tems, avant que ces huit degrés se soient évanouis, par huit degrés de résistance; elle montera donc pendant quatre tems, parce que des huit degrés de sa force, il n'y en aura que deux de détruits, au bout de chaque tems. Pendant le premier tems, elle montera donc de six piés, par le moien des six, qui restent tout entiers, & elle montera encore d'un pié, par le moien des deux qui subsistent encore en partie, puisqu'ils ne se détruisent que peu à peu, & ne se trouvent tout-à-fait évanouis, qu'au bout du premier tems. Par la même raison, elle montera de cinq piés pendant le second tems, de trois pendant le troisième, & d'un enfin, pendant le dernier; En tout de seize, comme elle étoit descenduë. Les mêmes circonstances auront lieu, si ces boules suspenduës à un fil, descendent l'une d'une mesure & l'autre de 16.

La seconde règle est, celle qui rejette les Syllogismes, dont les deux

Cc 4 pré-



*prémiffes font négatives* ; car de ce que les deux termes de la conclusion font féparés d'un troifiéme, il ne s'enfuit, ni qu'ils foient unis entr'eux, ni qu'ils foient féparés l'un de l'autre, puisque plusieurs choses, oppofées entr'elles, font différentes de la même, ( le Triangle, par exemple, & le Cercle ne font pas une Ovale ) & plusieurs choses unies font, par là même, diverfes d'une troifiéme &c. la négation, par exemple, n'est point figurée, & l'affirmation ne l'est pas non plus ; de sorte que deux prémiffes négatives, quoi que vraies, l'une & l'autre, ne mettent en droit de tirer, ni une conclusion négative, ni une affirmative.

Qu'on énonce les propositions négatives affirmativement, on faura d'abord fi le Syllogifme est concluant.

Par exemple au lieu de dire : *Le Cercle n'est pas ovale : le Triangle n'est pas ovale ; donc le Triangle est Cercle.* Je pourrois m'exprimer ainfi. *Le Cercle est une figure non ovale, le Triangle est une figure non ovale.*

Cela fignifieroit que le Cercle est du nombre des figures, qui ne font pas

pas

pas ovales. Que le Triangle est aussi compté au nombre de ces figures ; mais comme plusieurs espèces font de ce nombre, il ne s'ensuit pas, que l'une de ces espèces, soit la même que l'autre ; on n'étudie pas la constitution des Syllogismes, pour éviter d'être soi-même trompé par des Sophismes ; la nature suffit de reste pour nous en garantir. C'est pour fermer la bouche aux Sophistes & aux chicaneurs, qu'on en étudie les règles ; & comme ces gens-là prétendent, qu'on doit répondre à leurs objections, sans en changer les termes, ni le tour, il est nécessaire d'avoir présentes les règles, de l'observation desquelles on est convenu.

La troisième règle veut, que la conclusion soit négative, lors qu'une des deux prémisses est négative ; car lors que la signification de l'un des termes de la conclusion, est assez unie avec celle du moyen, pour se confondre en une seule idée, l'autre terme qui est séparé de ce moyen, & ne peut convenir avec lui, nécessairement & par là-même, ne conviendra pas avec l'idée dont il

Cc § fait



fait partie, & dans laquelle il se trouve confondu. Mais, de ce que le premier terme est séparé du troisième, & que le second est uni avec le troisième, il ne s'enfuit point que le premier, & le second soient unis entr'eux, & par conséquent une conclusion, ne peut plus être affirmative dès qu'elle est précédée d'une prémissse négative.

On peut dire qu'aucun Sophisme n'embarasse, qu'à la faveur de quelques équivoques, car si la première idée, renferme effectivement la seconde, & la seconde la troisième; il est certain, que la première renfermera la troisième, & que de l'union des deux premières, résulte une conclusion véritable. Or cela ne manque jamais d'avoir lieu, lors que les mots dont on se sert, tiennent précisément la place des idées, n'insinuent rien de plus, n'en retranchent rien, & se prennent tous dans le même sens. De sorte que pour résoudre promptement les Sophismes, il n'y a qu'à être exercé à lever les équivoques, & à se rendre attentif, à ne permettre aucun changement, dans la signification des

ter-

termes; car y changer, c'est donner une chose à la place d'une autre, & vouloir faire passer pour égal, ce qui dans le sens est différent.

VII. Les Logiciens ajoutent quelques règles à celles-là; mais c'est un soin superflu, puisqu'un Syllogisme ne peut être sophistique, qu'autant qu'il s'écarte de l'une de ces trois règles: une preuve de cela c'est qu'on n'en fauroit point ajouter, qui ne se démontre par quelque'une de ces trois, & qui n'en soit une suite. Par exemple, quand on dit que *les deux prémisses ne doivent pas être toutes deux particulières*, la vérité de cette Règle est fondée sur ce que le même terme, pris deux fois particulièrement, peut s'appliquer la première fois à de certains objets, & la seconde fois à d'autres; Prévenez cette équivoque, un Syllogisme sera bon, quoi que tout composé de propositions particulières; car enfin les propositions particulières ne sont ni moins vrayes, ni moins évidentes que les universelles.

Un Auteur célèbre, & très-digne de la réputation qu'il s'est acquise, L'Auteur de l'Art de penser.

Ce 6

don-  
ser.

donne une règle générale pour juger de la justesse d'un Syllogisme, & prétend que cette seule règle suffit. Il faut selon lui, prendre garde à deux choses. La première: que *la conclusion soit contenue dans l'une des prémisses*; la seconde, que *l'autre des prémisses la montre manifestement*. J'avoué qu'un Syllogisme est bon, lors qu'il est ainsi composé, & que cette condition a lieu; mais il me paroît aussi qu'une réflexion, pour mériter à juste titre le nom de *règle*, doit non seulement être vraie, mais d'un usage aisé; or que signifie cela, *la conclusion doit être contenue dans l'une des prémisses*, si ce n'est (comme nous l'avons établi, en comparant les propositions générales avec les particulières) *l'aveu de la prémisses doit engager à avouer la conclusion*. Or celui qui proposera un Syllogisme, soutiendra qu'une des prémisses a cette force, & prétendra que l'autre en est la preuve. Celui qui le rejettera comme sophistique, n'en voudra pas tomber d'accord; Mais il y sera forcé, s'il n'y a point d'équivoques dans les termes, si les deux

deux prémisses ne sont pas négatives, & si l'on conclut négativement, au cas qu'il y ait une prémisse négative. Ainsi l'usage de cette règle, suppose celui des trois que nous venons d'établir.

VIII. J'ai déjà fait voir, de quelle utilité sont les Syllogismes dans la dispute. Toutes les fois donc, que l'on aura à faire à un opiniâtre, à un homme embrouillé, & grand parleur; il n'y aura qu'à lui demander qu'il dispute dans les formes, c'est-à-dire, en Syllogismes, & incontinent tout ce que son verbiage, & ses écarts ont d'embarassant s'évanouira.

Nouvelle  
Utilité du  
Syllogis-  
me.

Par cette même raison, de peur de s'imposer à soi-même, de peur de s'embarasser, & de s'éblouir, par de trop longs raisonnemens, par des tours vifs & trompeurs, il n'est pas inutile de réduire le précis de ses preuves en Syllogismes simples, la discussion en sera plus aisée.

Cette méthode d'examiner ne jettera pas dans d'excessives longueurs, si au lieu de venir à son but de fort loin, comme l'on fait dans l'École, on commence, par établir la vérité

té



té de quelques propositions nécessaires, pour en tirer la conclusion qu'on a en vûe: Après quoi, un Syllogisme ou deux suffiront, pour arriver à l'établissement de cette conclusion. Il seroit même à souhaiter que cette méthode s'établît dans l'École; qu'un Opposant demandât d'abord, si on lui veut passer certains principes, & qu'après l'avoir obtenu, il bâtit ses Syllogismes sur ces principes accordés.

Mais s'il est utile quand on dispute, ou quand on examine ses propres méditations, de ranger ses preuves en Syllogismes, c'est une méthode à laquelle il ne faut point se gêner, quand on s'applique à la recherche de quelque vérité, & au dénouement de quelque question. Cette méthode émoufferoit, par trop de gêne & de contrainte, toute la vivacité de l'Esprit; Ce n'est point une route à suivre, quand on va à la découverte, il faut que les sujets que l'on traite, soient déjà connus pour les ranger dans cet ordre.

Il faut avoir déjà connu évidemment la connexion des preuves avec  
la

la question , ou la liaison des idées avec la conclusion où l'on tend , avant que de les ranger , en forme Syllogistique.

De plus une longue enchainure de Syllogismes n'a rien moins qu'un air naturel , on s'en défie par cette raison , & quand on a rien à y repliquer , on se reconnoit embarrassé plutôt que convaincu. Il faut connoître les règles par leurs principes , & se les être rendues extrêmement familières , pour pouvoir s'assurer que , dans une longue enchainure de telles argumentations , il n'y en ait aucune de Sophistique.

„ La simple nature fait plus dans  
 „ un moment , par son instinct ,  
 „ pour nous apprendre , & à pen-  
 „ ser & à marcher , ( dit le P. Buf-  
 „ fier ) que toutes les Logiques &  
 „ les mécaniques du monde , par  
 „ leur règles les plus sûres. Bien  
 „ plus , ceux qui , dans le monde ,  
 „ passent pour les plus importuns  
 „ raisonneurs , pourroient bien être  
 „ justement ceux qui ont le plus é-  
 „ tudié ces règles.

Le même Auteur compare l'Art  
 des



des Syllogismes à celui des joueurs de Gobelets, il surprend ceux qui l'ignorent, & c'est peu de chose, pour ceux qui le savent, puis que les disputes ne sont établies, ou ne doivent l'être, que pour arriver à la vérité, ou pour se former à la défendre contre ceux qui l'attaquent; pourquoi se feroit-on une loi de respecter les verbiages? & non pas une loi de les retrancher, en interdisant toute forme d'argumentation, que la Syllogistique & toute forme de Syllogismes, que ceux de la première figure qui est la plus naturelle, la plus aisée à examiner, & qui donne lieu également aux conclusions universelles & particulières, aux affirmatives & aux négatives?

La jeunesse a tant de choses importantes à apprendre, qu'on doit se faire un grand scrupule de conscience de l'arrêter sur des superfluités.



## CHAPITRE VIII.

*Des Syllogismes composés.*

I. QUAND on compare dans l'enceinte d'une seule proposition le terme moyen avec les deux termes de la conclusion, la proposition majeure, dans laquelle se fait cette comparaison, est ou *Conditionnelle* ou *Disjonctive*, ce qui donne lieu à la Division des Syllogismes composés en *Conjonctifs* & *Disjonctifs*.

Définition & Division.

II. Puisque dans les propositions conjonctives ou conditionnelles, l'on pose en fait, que celui qui avoué la vérité de l'*Antécédent*, ne peut pas, sans se contredire, refuser d'admettre la vérité du *Conséquent*, il s'ensuit qu'on regarde le premier de ces aveux comme la cause du second. Si donc dans la mineure l'on établit la vérité de l'*Antécédent*, il s'ensuit que la vérité du *conséquent* se trouvera établie par là-même, & la conclusion d'un tel Syllogisme est

Règle des Conjonctifs.

fon-

